Document generated on 04/25/2024 6 a.m.

Bulletin d'histoire politique

Frédéric Boily, Le conservatisme au Québec. Retour sur une tradition oubliée, Québec, Presses de l'Université Laval, 2010, 135 p.

Andrée Fortin

Volume 20, Number 1, Fall 2011

URI: https://id.erudit.org/iderudit/1055982ar
DOI: https://doi.org/10.7202/1055982ar

See table of contents

Publisher(s)

Bulletin d'histoire politique
VLB Éditeur

ISSN

1201-0421 (print)
1929-7653 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Fortin, A. (2011). Review of [Frédéric Boily, Le conservatisme au Québec. Retour sur une tradition oubliée, Québec, Presses de l'Université Laval, 2010, 135 p.] *Bulletin d'histoire politique*, *20*(1), 225–227. https://doi.org/10.7202/1055982ar

Tous droits réservés © Association québécoise d'histoire politique; VLB Éditeur, 2011

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Frédéric Boily, *Le conservatisme au Québec. Retour sur une tradition oubliée*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2010, 135 p.

Andrée Fortin
Département de sociologie
Université Laval

Moins de 150 pages, voilà ce qu'il faut à Frédéric Boily pour présenter sa synthèse sur le conservatisme au Québec. Conservatisme politique de Duplessis à l'ADQ de Mario Dumont en passant par le créditisme, mais aussi conservatisme idéologique, dont les frontières sont assez floues. Selon Boily, le paradoxe du conservatisme, qui en fait une tentation davantage qu'une réalité, mais tout de même une tentation permanente chez les intellectuels (p. 8) et qui a pour conséquence que le conservatisme pur n'existe pas (p. 9), est qu'il vise « le changement dans la continuité » (p. 39). Tel était sa devise à l'époque de Groulx et de l'Action française, mais il demeure celui de l'ADQ qui tient un « discours de rupture très fort » (p. 111).

Tout comme le libéralisme existait au Québec du XIX^e^ siècle et de la première moitié du XX^e^, le conservatisme n'est pas disparu du jour au lendemain après 1960, et en ce début de XXI^e^ siècle, on assiste à son retour en force. Les conservateurs s'affirment sur la scène politique fédérale mais de plus en plus sur la scène provinciale, par la voix de l'ADQ mais aussi des « lucides ». Dans les milieux intellectuels, le conservatisme est porté par une nouvelle génération, qui se fait entendre dans la revue *Égards*, principalement, mais pas uniquement car le conservatisme teinte (et ne se contente plus de tenter) les propos de plusieurs sociologues, politologues et historiens.

Boily commence par poser les contours du conservatisme : « respect de l'ordre établi, de la famille et des hiérarchies, de la tradition » (p. 15), mais plus fondamentalement, il y voit un refus de la démocratie et de la raison et « une aversion très forte contre l'idée que les individus puissent façonner et construire le monde social selon leurs volontés ou leurs désirs sans qu'il n'y ait un prix à payer dans le processus de transformation » (p. 17).

Selon lui, le traditionalisme regarde vers le passé, le libéralisme vers le présent et le progressisme vers le futur, et en ce sens, il peut exister un conservatisme de gauche, quand par exemple des socialistes ou des syndicalistes s'accrochent à des acquis et à une rhétorique convenue. Boily n'a pas de mal à rattacher à sa définition des auteurs anciens comme Joseph-Papin Archambault ou contemporains comme Mathieu Bock-Côté.

Un point aveugle demeure toutefois dans la démonstration, qui tend à assimiler tout recours à la mémoire et au passé comme du conservatisme. Ainsi peut-on lire : « L'intellectuel [Léon Dion] se montrait alors grandement préoccupé par l'idée qu'il faille conserver quelque chose du passé, idée conservatrice qu'il avait d'ailleurs développée plus tôt […] » (p. 78).

Ainsi évoquer comme Léon Dion les « tensions et l'angoisse qui sont constitutives de l'identité québécoise » (p. 74) est-il interprété comme un signe de conservatisme. Les déçus de la Révolution tranquille sont-ils nécessairement conservateurs s'ils avancent comme Fernand Dumont ou Léon Dion que les choses ont été trop vite ou qu'elle n'a pas apporté tous les fruits attendus ? Il est difficile de voir chez les susnommés Dumont et Dion plus qu'une tentation conservatrice, et encore, c'est dans leur nationalisme que Boily la décèle. Comme ce dernier ne précise pas ce que serait un nationalisme non conservateur, on reste un peu sous l'impression que tout recours à la mémoire, et à la limite à une histoire non strictement événementielle, est un signe de conservatisme. Quoi qu'il en soit de certains textes de Fernand Dumont ou de Léon Dion, on ne voit pas bien à la lecture de l'ouvrage comment le nationalisme dans son ensemble pourrait échapper à ce conservatisme, car tout tourné vers un projet de société soit-il, celui-ci ne peut éviter de s'appuyer sur une interprétation de l'histoire.

Autre élément sur lequel le texte glisse vite, celui du catholicisme social. Si plusieurs ont pu voir dans le fascisme (version italienne, portugaise ou espagnole) une « troisième voie » entre le libéralisme et le communisme, Boily passe sous silence une autre version de cette troisième voie, également inspirée du corporatisme, à savoir le coopératisme. Le catholicisme social en effet s'est déployé en d'autres versions que celle de J.-P. Archambault, et fut aussi à l'origine de l'Action catholique, mouvement certes complexe, mais qu'il serait réducteur de qualifier tout de go de conservateur. Dans le même sens, Boily tend, malgré une réserve (p. 114 et p. 119), à assimiler l'intérêt pour la famille au conservatisme. La même question se pose ici que pour le nationalisme et le catholicisme : si le conservatisme valorise la famille, tous ceux qui valorisent la famille sont-ils conservateurs ?

Que la tentation conservatrice perdure tout le long du XX^e siècle, tant dans le discours nationaliste qu'intellectuel et politique, en un sens ce n'est pas surprenant, pour qui a lu par exemple l'essai de Xavier Gélinas sur *La droite intellectuelle québécoise et la Révolution tranquille* (PUL, 2007).

Boily a pour projet de prolonger la réflexion en aval et en amont de cette Révolution tranquille, mais comme le propos n'est pas approfondi dans son très court livre, on reste sous l'impression que tous les mouvements dont il traite, du nationalisme à l'Action catholique, dans toutes leurs composantes, sont conservateurs.

L'auteur annonce en introduction qu'il « paraît nécessaire, voire souhaitable de garder cette froideur clinique de médecin légiste » (p. 10) dans l'étude du conservatisme ; il n'est pas sûr qu'il y parvienne car plus ce dont il discute se rapproche de l'époque actuelle, plus il a du mal à rester froid. Cela dit, il précise également avoir pour objectif de « faire penser » (p. 10) et, malgré le peu de nuances qu'un texte de 132 pages lui permet, il y parvient.